

La lignée médicale des PINEL

Leur aide aux prisonniers politiques sous la Terreur et pendant la Restauration

par E. GILBRIN *

Aux avant-derniers entretiens de Bichat, l'exposition, organisée par le professeur Poulet, consacrée aux « Traditions médicales », relatait l'histoire de la famille Levrat, cinq générations de médecins de père en fils et celle de Boyer, six générations de gendres.

Une autre lignée, celle des Pinel, mérite aussi notre attention.

A la quatrième génération, l'un d'entre eux eut pour gendre Semelaigne, ancêtre d'une nouvelle génération dont la 3^e et la 4^e sont nos contemporaines.

Leur généalogie a été établie par le professeur Walther H. Lechler, membre de notre Société, dans un livre édité à Munich en 1959.

Celui-ci avait obtenu une bourse pour ses recherches ; tâche ingrate, puisque Barthélémy Pinel (1690-1755) le premier médecin de ce nom, avait eu 12 enfants.

Le docteur Chabbert venant de faire une étude très complète des origines familiales de Philippe Pinel, nous envisageons ses descendants médicaux :

LES FILS DE PINEL

Dans une lettre datée de 26 Messidor an III, il écrit : « Ma femme a donné le jour, il y a environ deux mois et demi, à un petit républicain qui donne les plus heureuses espérances ». C'était la naissance de Scipion (1795-1859).

Philippe put, en 1820, le faire attacher à l'hospice de la Salpêtrière, en qualité de « médecin surveillant ».

(*) Communication présentée à la séance du 23 octobre 1976 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

En 1831, Scipion part en Pologne avec Brière de Boismont et Legallois pour étudier une épidémie de choléra. Il resta 5 mois attaché à l'hôpital des Housards à Varsovie. Partisan de la non-contagion, il ne craignit pas de s'inoculer à l'avant-bras du mucus intestinal prélevé sur un cadavre.

Il quitta Varsovie peu avant la prise de la ville par les Russes (8 septembre 1831).

Pendant quelque temps il dirigea une maison de santé à Port-à-l'Anglais à Ivry-sur-Seine.

En 1836, il quitta la Salpêtrière pour Bicêtre où il devint médecin de la première Division. Trois ans après, il démissionnait, continuant à exercer en clientèle de psychiatrie.

Outre quelques travaux scientifiques, il écrivit divers ouvrages : « l'Aspirant de saint Côme », évocation historique des premières années d'Ambroise Paré, « André Vesale », drame en cinq actes en vers et des articles littéraires sous le pseudonyme de Bennati.

Il mourut en 1859, laissant trois enfants dont *Charles-Philippe* (1828-1895), docteur en médecine, qui fonda le premier institut électrothérapique de Paris, rue du Mont-Thabor.

Quant à *Charles* (1802-1871), frère de Scipion et fils cadet du grand Pinel, il partit à Saint-Petersbourg pour y faire représenter une tragédie ; puis il se fixa au Brésil où il devint planteur.

LES FRERES DE PINEL

Charles Pinel (1748-1825) a exercé la médecine à Boissy-Saint-Yon, à 4 km d'Arpajon. Il eut sept enfants dont 2 fils médecins.

L'aîné fut chirurgien des princes d'Espagne, au château de Valencay, aux appointements de 3 000 F l'an.

L'autre, *Florentin* (1), décéda en 1864, après avoir pratiqué la médecine de quartier. Il exerça la psychiatrie dans une maison de santé, impasse Longue-Avoine, maison qui fut détruite en 1867 lors du percement du boulevard Arago.

Pierre-Louis (1751-1827), autre frère du grand Pinel, vint à Paris poursuivre ses études médicales. Les pères de Saint-Sulpice, auxquels il donnait des soins de petite chirurgie, lui assuraient les moyens d'existence. Il revint à Toulouse pour y prendre le titre de maître en chirurgie.

Il s'établit à Buzet, sur la route de Castres à Montauban, puis se fixa à Saint-Paul pour aider son père, âgé et infirme.

(1) Il eut lui-même un fils Auguste qui exerça à Passy, puis se retira à Montélimart.

Il mena la vie de médecin de campagne, bien dure à une époque où la plupart des chemins étaient impraticables aux voitures. Avec le revenu qu'il tirait d'une modeste clientèle, il éleva 10 enfants. Aux soucis matériels, vint s'ajouter le chagrin : en quelques années, il perdit sa femme et huit de ses enfants.

LE NEVEU DE PINEL

Son dixième et dernier fils avait reçu les prénoms de son oncle *Jean-Pierre* (2) auxquels on joignit celui de *Casimir* (1800-1866) qui, par sa rareté, paraissait distingué.

Son père ne put payer les frais de son collège. Après la 4^e, il lui fit donner des leçons par le curé du village. Quand il eut 17 ans, il partit pour Paris le 24 novembre 1817 avec 350 F. Il arriva à Paris le 2 janvier 1818 ayant dépensé la moitié de son argent. Il fit ses études de médecine, fut nommé externe en 1818, puis interne de seconde classe (3) en 1819 et 1820. Ne disposant que de 600 F par an, il dut parfois se nourrir, plusieurs jours de suite, de pommes de terre frites et de marrons achetés pour quelques sous. Il entra au Val-de-Grâce en 1823 comme chirurgien surnuméraire. La guerre d'Espagne commençant, il reçoit l'ordre de se rendre à Guetaria, entre Zaraus et Zumaya, pendant le siège de Saint-Sébastien.

Son état de santé l'obligea, à peine âgé de 28 ans, à renoncer à la médecine militaire.

Habitant Paris chez la veuve de Philippe Pinel, il pensa exercer la spécialité où son oncle s'était illustré. En 1829 il loua, pour 15 ans, une maison située 76, rue de Chaillot.

Le bail n'ayant pu être renouvelé, Casimir Pinel loua en 1844 la Folie-Saint-James que le baron Saint-James avait fait construire par le célèbre architecte Bellanger.

Cette maison de santé acquit rapidement une grande notoriété, mais les propriétaires voisins se plaignaient d'une dépréciation due à la proximité d'une maison remplie, à leurs dires, de fous furieux, hurlant sans cesse. Le maire de Neuilly « préférait autoriser une ménagerie de bêtes féroces dans sa commune plutôt qu'une maison d'aliénés ». Mais invité à parcourir la maison, il reconnut que sa bonne foi avait été surprise.

En février 1848, Casimir Pinel put, par son énergie, préserver quelques pavillons, les communs du château, une grande partie de la bibliothèque, des meubles, des objets d'art.

(2) Jean-Pierre Pinel (1755-1836) fut Doctrinaire — les Doctrinaires suivaient la règle de saint Dominique ; c'étaient des éducateurs renommés — puis prêtre assermenté de Saint-Paul-Cap-de-Joux. Imprégné d'idées médicales, il avait des principes d'hygiène qu'il recommandait. C'est le seul des Pinel qui se soit éteint :

« Dans le lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés, ... »

(3) Le titre d'interne de seconde classe fut remplacé en 1821 par celui d'interne provisoire.

En 1853, sa fille, Fanny Mira, épousa un de ses élèves, Armand Semelaigne (1820-1898).

Casimir Pinel mourut en 1866 sans laisser d'autre fortune qu'une maison de santé prospère. Il ne savait pas résister aux sollicitateurs qui abusèrent de sa nature généreuse.

Le docteur Armand Semelaigne devint l'associé de son beau-père. Son fils René Semelaigne dirigea la maison de santé. Son propre fils Georges — né en 1892 — devint médecin de l'hôpital Saint-Joseph et son fils Jean — né en 1925 — est actuellement médecin à Saint-Cloud.

L'AIDE AUX PRISONNIERS POLITIQUES

Le Languedoc, où le grand Pinel avait été élevé, restait éprouvé par les passions religieuses. A Toulouse, ne célébrait-on pas, chaque année, par une grandiose procession, l'anniversaire de la délivrance des Huguenots ?

D'autre part, Pinel avait vu son père user de son autorité de « consul » pour empêcher les protestants d'être pris à partie par des énergumènes.

En 1748, Lavaur avait été le siège d'émeutes, avec profanations de sépultures, à l'occasion du décès d'un protestant.

Pendant les deux ans où il fut médecin à Bicêtre, du 25 août 1793 au 13 mai 1795, Philippe Pinel cacha un grand nombre de proscrits : prêtres et émigrés rentrés en France. Il diagnostiquait chez eux l'aliénation mentale et persévérait à l'affirmer si l'on mettait son diagnostic en doute.

Dupuytren a rappelé qu'il avait sauvé, par sa fermeté, la vie de plusieurs personnes dont celle d'un prélat qui occupa, en 1826, un des principaux sièges épiscopaux de France.

L'attitude de Philippe Pinel était d'autant plus courageuse qu'il était déjà suspect pour avoir le premier supprimé les chaînes imposées à tout malade interné.

Pendant la Terreur également, Philippe Pinel fit, avec Boyer, tous ses efforts pour sauver Condorcet. Il lui trouva asile, dans une rue peu fréquentée, 21, rue des Fossoyeurs, actuelle rue Servandoni, chez la veuve du sculpteur Vernet. Celle-ci ne lui posa qu'une seule question : « L'homme que vous me recommandez est-il honnête ? Alors qu'il vienne, vous me direz plus tard son nom ».

Elle le cacha du 10 juillet 1793 au 25 mars 1794. Condorcet (1) par crainte pour sa bienfaitrice (2) ou victime d'un illusoire espoir, s'enfuit. Il devait être arrêté le lendemain et mourir la nuit suivante.

(1) Condorcet y rédigea en l'absence de tout document : *Prospectus d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

(2) Condorcet avait été prévenu le 4 Germinal an II que des visites pour rechercher du salpêtre auraient lieu dans la maison où il se cachait.

Sous la Restauration, les détenus politiques pouvaient aisément obtenir leur transfert dans une maison de santé. Casimir Pinel, connu pour ses opinions libérales, en reçut un certain nombre, sous sa responsabilité, dans sa clinique de la rue de Chaillot.

Pendant les Trois Glorieuses, Paul-François Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, s'y trouvait. A l'origine, organe du romantisme, ce journal était la lecture favorite de Goethe qui estimait que ses articles « sévères, hardis, profondément pathétiques, lui donnaient beaucoup à penser ».

Le journal étant devenu politique, Paul Dubois avait été condamné à 4 mois de prison. Détenu à Sainte-Pélagie, il obtint la faveur de subir le reste de sa peine dans la maison de santé de Chaillot.

Dans la nuit du 27 au 28 juillet, il supplia Casimir Pinel de lui permettre d'aller à son journal. Pinel consentit et l'accompagna.

Là, il eut une altercation avec son ancien élève Sainte-Beuve dont il effleura le visage avec un gant (1).

Vers deux heures de l'après-midi, l'émeute obligea les rédacteurs du *Globe* à quitter les lieux et ils se mirent à l'abri dans la maison de santé de Chaillot d'où Dubois était parti une douzaine d'heures auparavant.

Pendant l'absence de Dubois, un commissaire de police avait dressé procès-verbal de la sortie du prisonnier. La clinique de Chaillot continua cependant à recevoir des détenus politiques.

Après les funérailles du général Lamarque (5 juin 1832) Paris avait été déclaré en « état de siège ». Une compagnie d'infanterie et de nombreux sergents de ville vinrent pour reprendre les détenus politiques. Casimir Pinel parvint à en faire évader deux : Ferdinand Bascans et Charles Philippon.

Ferdinand Bascans (2), gérant de la *Tribune des Départements*, fondée en 1829 en même temps que 3 publications célèbres : *Le Temps*, *La Revue des deux Mondes* et *La Revue de Paris*, cette dernière par le docteur Louis Véron, était tombé malade à Sainte-Pélagie. Il obtint d'être transféré à la clinique de Chaillot.

Mais Charles Philippon se repentit bien vite d'avoir quitté la maison de santé. Il avait créé la célèbre *Caricature*. Balzac en était, sous divers pseudonymes, l'unique rédacteur. Les dessins satiriques de Daumier, Gavarni, Grandville, Henry Monnier, attaquaient férocelement le nouveau régime. Les

(1) Le 30 septembre 1830, Dubois — le futur directeur de l'Ecole normale supérieure — et Sainte-Beuve se retrouvèrent sur le terrain. Après un échange de balles sans résultat, les témoins déclarèrent que l'honneur était sauf.

(2) Bascans eut de nombreux duels, 65 procès, autant de saisies de son journal, 32 mois de prison, 60 000 F d'amende et 3 accusations capitales en Conseil de guerre.

Après la disparition de son journal, Bascans ouvrit un pensionnat et eut, comme élève, la fille de George Sand, Solange Dudevant.

quatre croquis qui transformèrent la tête du Roi en poire (1) étaient de Philippon.

Il avait été condamné à 13 mois de prison qu'il passait à la clinique de Chaillot. Appelé à Paris en témoignage dans un procès, il n'y revint pas.

Mais, caché, il ne pouvait plus voir à sa guise « une personne qu'il aimait et une fille adoptive de 5 ans ». Cette privation lui était un supplice, « c'est la mort ».

Il demanda à Chateaubriand, détenu dans l'appartement du préfet de police, de négocier son retour à la maison de santé. En y partant, il écrivit à Chateaubriand (2) « votre cœur... vous peindra mieux que je ne le ferais le trouble de bonheur où votre bonté m'a mis ».

Casimir Pinel avait été poursuivi et condamné à une amende pour avoir facilité l'évasion de deux journalistes, ce qui ne l'empêcha pas d'intervenir pour Armand Massart (3), rédacteur en chef de *La Tribune*, lui évitant la prison.

La clinique continua à recevoir des détenus politiques dont le célèbre caricaturiste Daumier (4), qui y séjourna du 10 novembre 1832 au 22 février 1833.

*
**

Actuellement, il n'y a plus de médecin de la famille de Pinel portant ce nom. Cependant, il y a quelques années, un soi-disant médecin s'affirmait le descendant du grand Pinel dont il offrait de prétendus autographes. Il en avait même offert au professeur Laignel Lavastine.

(1) Le roi affectait de négliger le ridicule dont il était l'objet. Surprenant un gavroche occupé à dessiner maladroitement une poire sur un mur, il corrigea lui-même le dessin et remit au gamin une pièce à son effigie : « Prends, lui dit-il, il y a aussi une poire ».

A Neuilly, il exposait ses caricatures sur des fauteuils. « Pourquoi pas sur le trône ? s'écriait sa sœur. Toute la troupe pourrait défiler devant. » — Duc de Morny, cité par Prosper Mérimée.

(2) Chateaubriand, arrêté le 20 juin, détenu au dépôt, fut transféré par Gisquet, préfet de police, dans son propre appartement. Une ordonnance de non-lieu lui rendit la liberté le 30 juin.

(3) En 4 ans, son journal avait été saisi et poursuivi 111 fois. Lui-même avait été condamné 20 fois à un total s'élevant à 49 ans de prison et 157 650 F d'amende. Armand Massart fut membre du Gouvernement provisoire du 24 février au 18 mai 1848 et maire de Paris du 12 mars au 19 juillet 1848. A sa mort, en 1852, Alexis de Tocqueville estimait qu'« il appartenait à la race ordinaire des révolutionnaires français qui par liberté du peuple ont toujours entendu le despotisme exercé au nom du peuple ».

(4) Tchaadaïev (1796-1854), auteur des lettres philosophiques (1836) fut condamné à garder la chambre où, à jour fixe, un médecin russe désigné d'office venait examiner son état mental.

BIBLIOGRAPHIE

- COULOMB Pierre. Neuilly — Gonon édit. 1966.
- GERBON Paul. Paul-François Dubois.
- GILBRIN E. Le musée de l'Assistance Publique et l'exposition « Tradition et Médecine ». *Histoire des Sciences Médicales*, X 1-2, 1976, p. 80.
- GILBRIN E. La Folie Saint-James. *Journal de Neuilly* (sous presse).
- GILBRIN E. Casimir Pinel. *Journal de Neuilly*, déc. 1976.
- JANET Paul. Le Globe et la Restauration. *Revue des deux Mondes*, 1/8/1879.
- LAIR Adolphe. Le Globe. *Acad. Sc. morales et politiques*, 1904.
- LECHLER-WALTHER H. Philippe Pinel, sa famille, son enfance et ses années d'études 1745-1778. *Institut de médecine de l'université de Munich*, 1959.
- LECHLER-WALTHER H. Pilippe Pinel, seine Familie, seine Jugend and Studienjahre 1775-1778. *Munich* 1960.
- De LIVOIS René. Histoire de la Presse française. Spec. édit. Lausanne.
- SEMELAIGNE René. Aliénistes et Philanthropes. Les Pinel et les Tucke, Steinheil édition, 1912.
- VALLERY-RADOT Pierre. La Folie Saint James. *Presse Médicale*. 20 mars 1942.
-